

Une femme trop à la mode

La comtesse de Montmartel avait une beauté étrange parce que la nature, tout en la créant blonde comme Ève, comme Vénus, comme Madeleine, comme toutes les pécheresses illustres, lui avait donné des yeux noirs ombragés de cils noirs et couronnés de sourcils noirs. C'était un violent contraste, d'autant plus que ses yeux jetaient des étincelles sur des joues d'une blancheur de rousse. A première vue on était saisi, mais l'on se demandait si c'était là une belle femme. La séduction vous prenait peu à peu. L'œil jugeait

que les lignes étaient pures et ondoyantes. Elle était donc belle par le dessin comme par la couleur. Pas un homme ne la regardait sans emporter un trouble dans l'âme. On se disait que M. de Montmartel devait être bien heureux, mais bien malheureux. Une courtisane célèbre s'était écriée aux Italiens avec une admiration enthousiaste : « N'est-ce pas un meurtre qu'un seul homme possède une si belle femme ! » Comme si les chefs-d'œuvre dussent appartenir à tout le monde.

Elle apparaissait partout comme la lumière. Une traînée de feu tombait de ses jupes ; sa tête resplendissait. Elle passait avec l'indolence majestueuse d'une femme qui n'a pas peur de ses rivales, tant elle sent sa souveraineté. Elle prenait d'ailleurs sa revanche, car elle n'avait pas toujours été belle. Pareille à ces figures ébauchées des peintres qui cherchent longtemps leur idéal, jusqu'à dix-huit ans la jeune fille n'avait pas dit son dernier mot, mais il ne lui fallut plus qu'une saison pour opérer sa magie. L'ébauche s'effaça pour faire place à une œuvre d'une beauté plus accentuée encore par l'éclat et le charme que

par le contour. L'œil était noyé dans une volupté corrégienne ou prud'honnesque, la bouche promettait l'infini par ses sourires vaguement amoureux que relevait une pointe de malice. Les lèvres étaient un peu charnues peut-être, mais quand les dents sont si blanches, comment refuser la gourmandise aux passions ? Les narines, finement découpées, semblaient prendre leur part au festin. Le cou, les épaules, le sein, étaient sculptés en plein marbre. Ce que la comtesse avait de moins bien, c'étaient les mains, mais elle avait des pieds charmants. Il n'y avait pas d'ailleurs de quoi cacher les mains. Mais quelle oreille sous ses cheveux rebelles que des mains invisibles agitaient sans cesse ! Comme on désirait parler de près à cette oreille-là !

J'ai beau vouloir la peindre, je sens que son portrait n'est pas sous ma plume. Comment rendre cette expression chastement libertine ? Cette volupté sentimentale ? Cette effronterie qui garde un masque menteur ? Était-ce la physionomie de la femme du monde qui a sauté le pas, ou qui va sauter le pas, mais qui se retient encore ? C'était autant la

physionomie de la courtisane qui se trouve tout d'un coup transplantée dans un cercle de femmes vertueuses. Madame de Montmartel avait trop de dessous de cartes pour être une et indivisible. Un sot pouvait passer devant elle et dire : « Elle est ceci ou elle est cela, » mais un homme d'esprit se perdait à l'étudier, sans oser marquer son opinion.

La comtesse était mariée depuis trois ans à un homme du monde qui voulait devenir un homme politique. M. de Montmartel lisait Machiavel, Joseph de Maistre et Louis Veüillot. Il était pour le droit divin et pour le droit canon. Il voulait édicter les lois de son pays, mais il gouvernait mal sa maison. Il n'était ni maître de lui ni maître de sa femme. Hélène avait trop d'esprit pour se soumettre à une autre volonté que la sienne. Comme elle était fantasque, coquette, chercheuse, elle donnait beaucoup de fil à retordre à son mari. Elle s'embobinait elle-même dans le fil d'or de sa vie un peu risquée. Elle était de toutes les fêtes et elle s'y aventurait trop dans l'imprévu. Elle n'avait peur ni des déclarations de guerre à sa vertu, ni de son entraînement ro-

manesque; aussi on commençait furieusement à se moquer de son mari et à s'inscrire chez elle. Un mot terrible avait déjà couru au Jockey, où un très jeune homme avait dit à un moins jeune qui revenait de chez la comtesse : « Donne-moi ta contremarque. »

L'intérieur de madame de Montmartel ne pouvait pas rivaliser par le luxe avec celui de sa voisine du dessous. Le comte n'avait que cent mille francs de revenus; son château lui coûtait cher; il ne voulait pas « sacrifier aux folies du jour, » selon son expression. Aussi il fallait bien que sa femme se contentât d'un ameublement quelque peu suranné où tous les styles « hurlaient de se trouver ensemble, » où le palissandre, le bois de rose, l'écaille incrustée, la marqueterie de bois étaient là depuis longtemps sans vouloir faire connaissance.

Hélène aimait trop la vie au vent pour s'inquiéter du faux goût de son intérieur. Son cadre, c'était sa voiture et non son ameublement.

M. de Montmartel gouvernait mal sa maison parce qu'il avait deux maisons. Comme

tous les maris, il se donnait le luxe d'une maîtresse. Il aimait sa femme quand il était avec sa maîtresse, mais il aimait sa maîtresse quand il était avec sa femme.

C'était un homme un peu moins à la mode que sa femme. Il faisait courir, il était beau joueur, il avait une meute célèbre.

En attendant qu'il devînt membre du Corps législatif, il était membre du Jockey et de plusieurs autres sociétés savantes.

Sa maîtresse était mademoiselle Trentesix-Vertus, bien connue sur le turf, ainsi nommée, sans doute, parce que sa vertu était appréciée par tout le monde. Une belle fille, un peu rouge, un peu brutale, un peu forte en gueule, n'ayant pas beaucoup d'orthographe, parce que sa blanchisseuse écrivait ses lettres d'amour.

Mais le comte de Montmartel n'était fidèle ni à sa femme ni à sa maîtresse. Il n'avait pu demeurer longtemps dans la même maison que mademoiselle Fanny, sans être tourmenté du démon d'aller chez elle. Aller chez elle, c'était aller au diable. Un jour que sa femme

était sortie et que le prince était absent, il s'était hasardé. On n'avait rien à faire, on daigna marivauder avec lui. Il ne prit pas la place au premier assaut, mais enfin — il lança quelques pierres précieuses, — et la Charmeuse capitula.

Ils n'étaient donc pas à deux de jeu chez elle, mais à trois : le prince Rio, l'amant officiel, — le comte de Montmartel, l'amoureux d'occasion, — et le marquis de Sommerson, le Des Grieux, quoiqu'il fût cousu d'or.

M. de Montmartel était revenu du bal des Tuileries une demi-heure après sa femme, au moment même où la comtesse jetait les bottes par la fenêtre. Voyant que sa femme n'était pas couchée, il passa chez elle. Il lui trouva l'air effaré, il vit qu'elle regardait la fenêtre avec inquiétude.

— Hélène, pourquoi donc n'êtes-vous pas couchée ?

— Sans doute parce que je n'ai pas envie de dormir.

— Vous étiez à la fenêtre tout à l'heure, belle romanesque ?

— Moi ?

— Oui, je vous ai entendue fermer la fenêtre, comme si vous aviez peur d'être surprise dans vos rêveries.

— Vous savez que j'aime la neige. Adieu, allez vous coucher, je vais me coucher moi-même.

Un aiguillon de jalousie avait piqué le cœur de M. de Montmartel. Au bal de la cour, il avait vu sa femme valser avec un de ses amis à lui, M. de Berthald, un auditeur au conseil d'État, qui avait l'oreille des femmes.

— Moi aussi j'aime la neige, dit-il brusquement.

Il ouvrit la fenêtre.

Que vit-il ? Un homme qui mettait des bottes et qui fuyait par la grille.

Madame de Montmartel éclata de rire, mais moins gaiement que n'avait fait le prince Rio, dix minutes plus tôt.

— Figurez-vous, dit-elle à son mari, je ne voulais pas vous conter cela, parce que vous êtes une mauvaise langue, le marquis de Sommerson, je l'ai bien reconnu, est sauté par la fenêtre de cette fille qui est au-dessous,

sans doute parce que le prince Rio, qui n'était pas attendu, a fait son entrée comme un dieu de l'Olympe.

— Je lui dirai cela, dit le comte, dont la jalousie tomba tout à coup.

— Cela ne vous regarde pas, ne soyez pas un trouble-fête et un trouble-conscience.

— Ah! ventrebleu! vous ne connaissez pas le prince. C'est un homme sans préjugés. Il rirait tout le premier de savoir qu'un amoureux a escaladé les grilles à son approche.

— C'est égal, reprit la comtesse inquiète, ne contez pas cela, car ce serait la comédie de Shakespeare : « *Beaucoup de bruit pour rien.* »

VIII

Les deux augures

Le prince Rio et le comte de Montmartel se levaient de bonne heure, parce qu'ils étaient deux ambitieux.

Ils se rencontrèrent le matin à une audience de ministre.

Quand le prince vit le comte, il se mit à rire. Quand le comte vit le prince, il se mit à rire lui-même.

Et comme ils se regardaient, ils rirent plus fort.

— Vous êtes deux augures, dit un homme sérieux, leur ami commun.

— Moi, je ne ris pas, dit le prince, qui ne voulait rien dire.

— Moi non plus, dit le comte, qui voulait parler.

Et le comte parla.

Dès les premiers mots, le prince, qui s'était contenu, éclata dans sa gaieté.

— Rira bien qui rira le dernier, dit le comte avec quelque impatience.

Le prince continua à dire qu'il ne riait pas.

Comme l'homme sérieux ne comprenait pas, il se posa en point d'interrogation.

— Je ris, reprit M. de Montmartel, parce que, comme je rentrais, vers deux heures du matin et que j'ouvrais la fenêtre pour regarder la neige, j'ai vu lord Sommerson en culotte courte et en bicorne, mettre des bottes de sept lieues et s'enfuir, comme s'il avait le diable à ses trousses.

Le prince se tenait le ventre.

— Moi aussi, je l'ai vu, cet homme en culotte courte.

— Je savais bien, dit le comte, prenant un air malin, que vous n'aviez pas de préjugés.

— Je ne comprends pas, dit le prince; j'ima-

gine, mon cher comte, que vous ne savez pas bien d'où sortait cet homme.

— Si! je le sais bien, dit le comte, qui ne riait plus.

L'homme sérieux avait compris vaguement.

— Ah! oui, oui! dit-il. Vous êtes des voisins de nuit vous avez vu sortir, de chez un troisième voisin, un amoureux qui prenait l'escalier.

— C'est cela, dit le prince.

— C'est cela, dit le comte.

On ne dit pas un mot de plus. Le prince comprit que le feu brûlait sous la neige. D'ailleurs, l'huissier vint pour l'introduire chez le ministre.

Vint le tour de M. de Montmartel.

M. de Montmartel allait voir le ministre pour recommander son plus redoutable ennemi — un amoureux de sa femme — c'était de bonne guerre.

Quand il eut causé de la pluie et du beau temps politiques, il dit au ministre :

— J'ai une faveur à vous demander.

— Parlez, dit le ministre, qui n'accordait

de faveurs qu'aux légitimistes, orléanistes ou républicains.

— M. de Berthald est toujours auditeur au conseil d'État?

— Pourquoi ? n'a-t-il donc plus ses oreilles ?

— Il faut le nommer sous-préfet.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il mérite de l'avancement.

— En quoi !

— Croyez-moi sur parole. Il mérite de faire son chemin — en province ; — à Paris il se casserait le cou.

Et quand le comte eut quitté le ministre :

— Hélas ! pensa-t-il, s'il me fallait faire des sous-préfets de tous ceux qui voudraient habiter le département de ma femme, il faudrait què l'empereur annexât quelques provinces de plus.

IX

Un duel à propos de bottes de chasse

Il était bien question ce jour-là de M. de Berthald ! M. de Montmartel était bien plus préoccupé du marquis de Sommerson. Mais celui-là, on ne pouvait pas l'envoyer dans une sous-préfecture.

— Il faut que je sache la vérité ce matin même, dit-il en sortant du ministère.

Il courut chez un de ses amis, le vicomte d'Arcq.

— Mon cher, vous connaissez ma profession de foi. J'ai juré que je ne serais jamais trahi, parce que ma femme ne serait

jamais soupçonnée. Or, une aventure, déjà bruyante, s'est passée cette nuit dans ma maison. Vous connaissez Fanny; vous savez qu'elle demeure au-dessous de moi. Vous savez que le prince est son amant en compagnie de plusieurs autres. Eh bien! cette nuit, un de ces messieurs — le marquis de Sommerson — a été vu escaladant la grille du jardin. Je veux qu'il déclare devant vous et devant un autre témoin que c'était bien de chez cette folle qu'il sortait à deux heures du matin.

Le vicomte d'Arcq dit à M. de Montmartel qu'il était fou de vouloir mettre son nom dans cette aventure. Mais M. de Montmartel était absolu dans ses idées; le vicomte d'Arcq jugea qu'il fallait tout simplifier en allant droit à l'amoureux, sans faire de tapage, avec des témoins.

— L'amoureux, dit-il, est un de mes amis, un galant homme qui vous signera la vérité à première demande.

— Eh bien! dit le comte, allons chez lui.

— Vous en parlez bien à votre aise, dit le vicomte d'Arcq. Lord Sommerson est un être

mystérieux qui joue toujours aux quatre coins dans Paris. Il perche partout et ne reste nulle part; il a beaucoup de pied-à-terre chez les femmes à la mode. Toutefois, il m'a dit hier que je le trouverais jusqu'à jeudi à l'hôtel Meyerbeer. Tentons l'aventure.

Cinq minutes après, le coupé de M. de Montmartel s'arrêtait au rond-point des Champs-Élysées, au coin de la rue Montaigne.

On monta. Un valet de chambre vint ouvrir. Reconnaissant M. d'Arcq, il le laissa passer avec le comte, sans qu'il jugeât utile d'avertir son maître. Seulement, il avertit M. d'Arcq que peut-être le marquis n'était pas réveillé, parce qu'il était rentré bien tard du bal.

En effet, lord Sommerson dormait encore. Il n'avait fait qu'un somme. Son bicorne était sur le tapis.

— Bonjour, marquis! lui cria son ami. Que diable faites-vous là, avec de pareilles bottes?

Lord Sommerson leva la tête et éternua. Il se croyait le jouet d'un songe et il ne savait que répondre. Il tendit la main à M. d'Arcq.

— Ah! mon ami, quelle nuit j'ai passé!

Vous voyez bien ces bottes de sept lieues. Écoutez : J'ai eu des passions pour toutes les bottes de femmes, depuis la pantoufle de Cendrillon jusqu'à la hongroise. J'ai aimé l'Andalouse, la Sandale, le Cothurne, le Chaudron, le Coquelicot, la Souwaroff, la Dorsay, la Polignac; mais jamais je n'ai chaussé de bottes plus hospitalières que celles-ci, parce qu'elles m'ont sauvé dans une déroute de Russie.

Lord Sommerson avait vu souvent M. de Montmartel, mais il ne le reconnaissait pas bien.

— Voilà une belle conduite! s'écria le vicomte d'Arcq. Mais, malheureux, vous ne coucherez donc jamais dans votre lit?

— Non. Je m'y ennuie. Venez-vous déjeuner avec moi?

— Non. Je viens vous demander une déclaration de principes.

A cet instant, M. de Montmartel, qui s'était approché, reconnut ses bottes de chasse.

— C'est inutile, dit-il au vicomte d'Arcq, cherchez un autre témoin, et je me battrai aujourd'hui même.

Et se tournant d'un air hautain vers lord Sommerson qui venait enfin de se lever :

— Je ne suppose pas, Monsieur, que vous vous battrez contre moi avec mes bottes?

A peine eut-il achevé cette apostrophe, qu'il mit son chapeau et s'en alla.

Le vicomte d'Arcq le suivit dans l'antichambre.

— Voyons, mon cher, êtes-vous bien sûr que ce soient là vos bottes?

— Oui, oui! Un chasseur reconnaît ses bottes comme il reconnaît son chien, comme il reconnaît son fusil. Êtes-vous mon témoin?

— Oui, votre témoin pacifique, parce qu'il y a là un quiproquo.

— Je me battrai aujourd'hui. Adieu.

Le comte ne voulut pas entendre un mot de plus. Il retourna chez lui, il réveilla sa femme et il lui demanda d'une voix de tonnerre où étaient ses bottes de chasse.

Tout ceci ressemble à une comédie du Palais-Royal; mais rien de tout ceci n'a été inventé ni par Labiche ni par Rochefort — première manière.